Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delpont,
L'horlogerie de saint Jérôme

Sophie Sarrazin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3064>

DOI : 10.4000/praxematique.3064

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1997

Pagination : 207-211

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sophie Sarrazin, « Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delpont, *L'horlogerie de saint Jérôme* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 28 | 1997, document 12, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3064> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3064>

Jean-Claude CHEVALIER, Marie-France DELPORT
L'horlogerie de saint Jérôme, 1995, Paris : L'Harmattan, « Sémantiques »,
220 p.

L'Horlogerie de saint Jérôme (Problèmes linguistiques de la traduction)
rassemble des articles rédigés par M-F. Delport et J-C. Chevalier entre 1985 et

1995. Les auteurs s'intéressent aux cas où les écarts entre le texte de départ (TD) et le texte d'arrivée (TA) ne sont pas imposés par le système linguistique de la langue cible. Soulignons dès à présent l'originalité de l'entreprise : le traducteur est placé dans une situation de reformulateur. Il s'agit alors d'étudier les mécanismes à l'œuvre dans une activité qui conjoint les deux opérations fondamentales de l'homme face au langage : la réception et la formulation.

— I. « Les horloges du traducteur ». Dans cet article inaugural, M-F.D. montre très clairement que lorsqu'il y a décalage chronologique entre ce que « dit » TA et ce que « dit » TD, le changement de point d'insertion a lieu au niveau expérientiel. Par décalage chronologique, il faut comprendre l'écart entre *dire* et *entendre*, *garder* et *avoir* ou encore une forme verbale immanente et une forme transcendante. Cet écart tient au fait que le traducteur, à l'instar de tout reformulateur, voit dans TD non pas une certaine mise en spectacle du réel (une certaine *conceptualisation*), mais le monde lui-même, *l'événement phénoménal*. Cherchant ensuite à dire cet événement, il lui appliquera sa propre mise en scène, en l'occurrence son propre repérage. La pierre angulaire de l'édifice est posée.

— II. « D'une figure de traduction : le changement de sujet » s'intéresse tout particulièrement à la seconde phase de l'opération de traduction, celle qui mène le reformulateur de l'expérience à la conceptualisation. La régularité avec laquelle apparaissent, dans des idiomes aussi divers que le fr., l'all., l'esp., l'ang., l'it., le port., le cat., certaines transformations laisse penser qu'elles émanent d'une mécanique simple, structure prégnante qui guiderait les conceptualisations, au delà des particularités linguistiques (du moins à l'intérieur du domaine indo-européen). J.-C.C. analyse par le menu l'une de ces transformations-types, l'une de ces « figures de traduction » : le changement de sujet. La démonstration est limpide, brillante, convaincante : il existe dans l'esprit des locuteurs des langues cibles concernées des *relations d'affinité* entre la fonction syntaxique de sujet et le rôle d'agent d'une part, entre le genre animé et le rôle d'agent d'autre part. La conceptualisation la plus « naturelle » reste celle qui fait d'un être animé l'agent d'une opération et place cet agent à la fonction sujet ; si TD propose une conceptualisation « déviante », le traducteur s'emploiera à rétablir du mieux qu'il pourra le schème orthodoxe : les nombreux exemples laissés en annexe sont là pour le prouver.

— III. « Le traducteur omniscient ». Qu'il donne forme linguistique à ce qui en TD n'était qu'implicite (explicitation) ou qu'il introduise en TA. des éléments nés de son imagination (amplification), le traducteur « en rajoute », prisonnier qu'il est de ce qu'il a mis dans sa lecture. M-F.D. montre en effet que l'interprétation d'une séquence linguistique conjoint des éléments extralinguistiques. Des éléments extralinguistiques qui viennent grossir une

expérience à formuler. Des éléments extralinguistiques que le traducteur croit voir dans les mots. Avis aux linguistes...

— IV. « Traduction, littéralité et chaîne de causalités ». J.-C.C. fait remarquer que le traducteur peut se donner pour but soit de conserver le « contenu », le « sens » de TD — la lecture de TD donne naissance à une *représentation conceptuelle de l'expérience* (R) à partir de laquelle TA est formulé — soit d'en conserver non seulement le sens mais encore *les effets* : il doit *s'appliquer* à faire du mouvement qui le porte de R à TA une « réplique aussi étroite » que possible de celui qui a conduit l'auteur de l'original de R vers TD. Il s'attache alors à reproduire une formulation et la littéralité est sauvegardée. Par la première attitude en revanche, le traducteur cherche à mettre en mots une expérience, une expérience qu'on sait lestée d'éléments absents de TD. Et il s'expose aux pouvoirs de l'*orthonymie*. Car tout sujet parlant, fait observer J.-C.C., a « ce sentiment profond et mal définissable qu'il existe pour toute représentation une façon de dire 'spontanée', 'naturelle', droite et nue, qu'il la connaît et qu'il lui appartient de ne pas s'en écarter » (p. 59). Les effets pervers de ce mécanisme sont finement étudiés à travers les traductions d'une phrase de Flaubert. Preuve est faite qu'une traduction fidèle, *littérale*, doit avoir souci du mouvement qui a conduit à la formulation de TD.

— V. « Traduction et littéralité : de la subjectivité dans les traductions de Madame Bovary ». M.-F.D. fait état de coïncidences troublantes entre certaines traductions « déviantes » et les versions premières de Flaubert. Les conceptualisations primitives péchaient par trop de subjectivité, elles ont été abandonnées par un auteur en quête d'« objectivisation ». La « réalité » est partout la même. Mais avec les versions définitives, Flaubert montre qu'il s'est affranchi des pouvoirs de l'*orthonymie* qui commande, on le sait, les jeux d'affinités décrits dans le second chapitre. Cherchant à dire l'événement phénoménal, les traducteurs ont tout naturellement retrouvé les formulations orthonymiques des premiers jets de Flaubert.

— VI. « Traduction et orthonymie ». J.-C.C. met à l'épreuve son lecteur qui, tenu de reformuler, tombe, à l'instar du traducteur, dans le piège de l'*orthonymie*. Impossible ensuite de nier la toute-puissance du référent expérientiel dans l'appréhension d'une séquence linguistique. Impossible pour le linguiste de ne pas s'interroger sur ses propres modélisations. Le mécanisme de l'*orthonymie* peut être appréhendé selon trois types de fonctionnement : L'*orthosyntaxie* est l'« adéquation immédiate de la fonction casuelle » des êtres conceptuels à la fonction syntaxique assignée aux mots retenus. P. 93, il est montré, par exemple, que ce à quoi renvoie le terme *verger* a des affinités avec la catégorie linguistique du locatif, en vertu de ce que B. Pottier appelle la « dominance casuelle ». L'*orthologie*, processus par lequel, des « multiples

représentations » que le sujet parlant peut se forger d'une réalité, l'une lui apparaît « plus directement adéquate à ladite réalité », est à l'œuvre dès que la « réalité » s'oppose, dans l'esprit du traducteur, à la structure syntaxique de TD. *L'orthonymie proprement dite*, enfin, commande au (re)formulateur d'appeler un chat un chat. Son dogme : à un élément de la réalité correspond un mot plus adéquat que les autres. Ainsi, *se poser sur le sofa* sera rendu presque invariablement par *s'asseoir sur le sofa*.

— VII. « Traduction et temporalité ». Grâce à une analyse très subtile de l'alternance imparfait / prétérit chez Flaubert, M.-F. D. montre en quoi les conceptualisations diffèrent de TD à TA (lorsque le texte cible ne respecte pas cette alternance) et surtout ce qui a présidé aux choix des traducteurs : ces derniers se sont employés à redire les événements phénoménaux, non la représentation conceptuelle que proposait l'original. L'orthonymie fait le reste.

— VIII. — « Comme le temps change ! » — examine les modifications aspectuelles dans les traductions de *Madame Bovary*. Encore une fois l'analyse, assortie de nombreux exemples, est probante : l'orthonymie est démasquée.

— IX. « La littéralité, mais laquelle ? » présente une analyse critique de la notion de littéralité. Trois conceptions s'affrontent : 1) la « littéralité paresseuse », le mot-à-mot, littéralité-repoussoir, pourfendue depuis saint Jérôme, ne fait rien d'autre que traduire une langue, non un discours ; 2) la littéralité-adaptation, celle qui s'attache à conserver les effets, mais les effets « de type pragmatique », dus à une cause seconde (le récepteur). La fidélité au texte source est mise à mal, en ceci qu'elle est une traduction de mot au monde ; 3) la littéralité bien entendue qui s'emploie à calquer les effets de la cause première (le texte). Il s'agit alors de maintenir les rapports distingués dans le monde par l'auteur de l'original, de respecter l'adéquation des « cas sémantiques » et des « cas syntaxiques », condition nécessaire et suffisante pour que TA et TD « parlent de la même chose et en disent la même chose ».

Les deux derniers chapitres s'intéressent à des traductions singulières :

— X. « Proverbes et traduction » qui prend pour corpus la première traduction italienne de la *Célestine*, analyse les traductions des 444 *refranes* (proverbes, dictons, sentences, maximes). Par son mécanisme référentiel, le *refrán* est un mot-phrase, en ceci qu'il n'est pas monoréférentiel. S'inscrivant toujours en marge d'une situation particulière, il « renvoie à une liaison abstraite dont les illustrations dans l'expérience peuvent être en nombre infini ». J.-C.C. montre comment le traducteur s'écarte de la littéralité, lorsqu'il prend le parti, par exemple, de la « référence immédiate ».

— XI. « Traduction et réécriture dans la *Historia Troyana* ». M.-F.D. et J.-C.C. étudient une version espagnole en prose du Roman de Troie, la *Historia Troyana*. Ils observent que l'auteur castillan s'emploie à expliciter, ce qui, dans

l'original, restait implicite (prises de parole, structure chronologique). Ce souci de précision, M-F.D. et J-C.C. l'attribuent, non tant à la prosification qu'à l'angoisse du reformulateur face à une expérience à transcrire : sera-t-il capable d'engendrer à son tour l'image qu'il a retenue de l'original ? Le réflexe orthonymique se met en place.

« Ce livre est de linguiste » avertit le Prologue. Un texte de référence pour le linguiste, pourrions-nous ajouter. Car au-delà de l'activité de traduction, ce sont les rapports du sujet au discours qui sont analysés. Un sujet auquel le linguiste ne manquera pas de s'identifier. C'est là l'une des grandes réussites d'un ouvrage qui défend — est-il besoin de la rappeler ? — la « raison du signifiant ». Mais non la seule : J.-C. Chevalier et M.-F. Delpont parviennent à sonder les mécanismes les plus obscurs de l'activité langagière. De quoi nourrir les débats autour du sens, des processus cognitifs, du statut du texte littéraire... Le champ est vaste.

Sophie SARRRAZIN
Montpellier III